L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 29 SEPTEMBRE 1857.

Imprimée et publiée par
Cs. F. WEISSE & Co.
ENTREPRENEURS-PROPRIETAIRES:
C. F. WEISSE, H. DUFOUR,
H. DUVERGER, S. HARDY.
Rue de Chartres No. 85, entre Conti et Bienville.
NOUVELLE-ORLEANS:
MARDI MATIN, 29 SEPTEMBRE 1857.

Abonnés à la semaine.

Les porteurs de l'ABEILLE sont autorisés à recevoir des abonnements "à la semaine," à raison de 25 CENTS pour les six numéros. On paiera aux porteurs.

Ventes à l'encan de ce jour.

PAR M. BARRETT JR.,—A 1 heure de l'après-midi, ameublement des rues Chartres et Toulouse, No 183,—Un beau mobilier, consistant en armoires, glaces, porcelaines et ornement, etc.

PAR BLACKMAN & LEACHMAN.—A 10 heures du matin, en leur magasin d'encan, rue de Chartres, No 77,—un grand assortiment d'habillements d'hiver, chemises blanches.—A 10 heures, à leur magasin d'encan, No 77, rue Chartres,—Tapis de Brux lles sa vrire.—A la même heure et au même magasin : Chapeaux et chaussures.

PAR PETERMAN BYRNE & Co.,—A 10 heures, à leur magasin d'encan, No 26, rue de la Vieille Levee : Mobilier, gros de Rhin noir, moire antique, etc.

PAR R. B. STEER à 10 heures, à son magasin d'encan, No 48, rue des Magasins,—Bœufs de l'Ilotte et belle d'hiver.

REPONSE AU GENERAL PILLOW.

La lettre que le général Pillow a publiée récemment au sujet de quelques incidents de la guerre du Mexique, a causé un grand émoi parmi les officiers de l'armée américaine, et on se dispose de toutes parts à répondre à l'auteur de la circulaire. L'ex-commandant de la division mexicaine voulait seulement, disait-il, effacer l'impression fâcheuse que la rigueur déployée envers lui par le général Scott avait peut-être produite sur les esprits. Malheureusement pour lui, au lieu de se défendre purement et simplement, il a jugé à propos d'attaquer; il a cité des noms propres, il a articulé des accusations qui devaient provoquer des colères, il s'est montré vain et glorieux comme toujours; en un mot il a d'un bout à l'autre de sa longue épître manqué de tact, de mesure, de réserve et de bon goût. On va maintenant dresser contre lui une infinité de réquisitoires, et comme il lui sera fort difficile de répondre à tout le monde, sa candidature pour le sénat pourra en souffrir. Il eut mieux fait de se taire, mais M. Pillow n'est pas homme que lorsqu'il fire sur lui l'attention publique. La tempête qu'il a soulevée l'a sans doute plongé dans le ravissement.

M. E. A. Hitchcock, inspecteur-général de l'armée américaine au Mexique, a pris la plume pour réfuter quelques unes des assertions de M. Pillow. Sa lettre, que publient les journaux de New-Orleans, est d'un ton plein de virulence qui trahit des motifs personnels d'animosité. On comprend dès les premières lignes que M. Hitchcock est l'ennemi de M. Pillow et qu'il est heureux d'avoir trouvé l'occasion de le dagueller. Le chaumont est rude en effet, mais des injures ne prouvent rien, et l'écrivain eut plus sûrement atteint son but s'il était borné à protester, au nom de la vérité historique, contre quelques unes des étranges allégations de l'ex-brigadier. Quel qu'il en soit, sa lettre ne mérite pas moins d'attention que celle de ce dernier, et on y trouve, au milieu de tirades étrangères au sujet, des aveux et des révélations dont l'histoire fera plus tard son profit.

M. Hitchcock reproche à M. Pillow d'avoir accepté secrètement le rôle d'espion. Il fait, dit-il, ou repousser la proposition du président, ou aller au général Scott et lui dire en toute franchise : "On m'a charge de rendre compte de vos actes au gouvernement; je vous en avertis, car je ne veux pas que vous ignoriez la position qu'on vous fait faite auprès de vous. Je tiendrai un journal de ce qui se fera au quartier-général, et je l'enverrai au président." Ce n'est pas ainsi que s'est le général Pillow; profitant de son caractère diplomatique qui lui permettait de tout voir, de tout entendre, d'assister à toutes les délibérations, d'être de moitié dans toutes les confidences, il a surpris la bonne foi du commandant de l'armée américaine et s'est efforcé de lui nuire dans l'esprit du président.

L'auteur de la réponse consacre le quatrième chapitre de son ouvrage à des scènes entre Santa Anna et M. Trist. Le général Scott, arrivé dans le voisinage de Mexico, convoqua les principaux officiers de son armée, et leur apprit que des ouvertures avaient été faites par Santa Anna et M. Trist. Du message de Santa Anna il ressortait que l'argent aplanirait toutes les difficultés, et que si les Anglo-Américains pouvaient en moins de deux jours se rendre maîtres de la capitale, la paix serait immédiatement conclue entre les deux peuples. Le général Scott avait que cette affaire ne le regardait pas, mais sa position était délicate à l'extrême : il ne pouvait repousser, il ne pouvait accepter. Il a cru devoir en référer à ses officiers qui, tout en reconnaissant que l'armée mexicaine se trouvait en présence d'un ennemi dégénéré, et que les ouvertures du général mexicain étaient peut-être sincères, n'hésitèrent pas à déclarer que le devoir du commandant de l'armée améric